

travaux des champs; l'Angleterre, pour le même objet, voit un nombre considérable d'Irlandais traverser le détroit chaque année; la statistique enregistre-t-elle comme émigrants ces travailleurs qui viennent glaner un surcroît de salaire sur une terre étrangère qu'ils abandonnent quand elle ne peut plus les occuper. Il en est de même d'une partie des canadiens. Mais les Etats-Unis aiment de gros chiffres; une immigration de 800,000 personnes attirera une immigration encore plus forte l'an prochain.

En résumé, l'immigration canadienne réelle ne comprend que les familles qui vont travailler dans les fabriques des Etats-Unis ou qui vont rejoindre des parents depuis longtemps fixés au sol américain. Les enfants y grandissent, y parlent une autre langue, y contractent d'autres habitudes, l'esprit de retour est perdu. Mais le nombre de ces réels émigrants n'atteint pas chaque année le quart des chiffres constatés par les statistiques américaines.

DE L'ORIGINE DES BANQUES.

Tout le monde parle des banques, tout le monde s'en sert, et il semble que l'institution des banques soit une chose si simple, qu'il est inutile de s'enquérir de leur origine; il n'est pourtant pas de sujet plus complexe, car il touche au crédit des nations, au crédit de chaque producteur, et sans l'action des banques, l'industrie et le commerce s'arrêteraient immédiatement. Etudions donc leur formation, leur raison d'être et la nature des services qu'elles rendent.

A l'origine des sociétés, l'homme ne consommait que ce qu'il avait produit; qu'il vécut de son champ, ou qu'il vécut de sa chasse ou de sa pêche, la limite de sa consommation était sa production et il ne produisait pas plus qu'il ne consommait. Plus tard, sa convoitise s'éveilla, il désira avoir des choses qu'il ne produisait point lui-même, ou bien, il avait un surplus de production que ses voisins n'avaient point, tandis qu'eux, avaient un surplus d'une chose qui lui manquait, ils firent un échange. Ce fut là la première forme de l'échange, le premier degré de la circulation du produit; le troc. Il a lieu encore dans les pays primitifs, parmi les pionniers de l'Ouest,—on échange quelques livres de laine contre un autre produit, quelques pelleteries contre de la poudre, forme barbare de l'échange et circulation pleine de lenteurs, car elle exige le déplacement immédiat et l'échange direct des produits, sans offrir de base certaine à leur évaluation comparée.

Bientôt à cette circulation des produits, qui ne se faisait que par l'échange d'un produit contre un autre, vint se substituer une circulation nouvelle qui fut un progrès. On avait extrait de la terre, en quantité minime,

par des travaux lents et pénibles, certains métaux auxquels leur rareté et la production limitée et coûteuse donnaient une valeur intrinsèque; ils présentaient de grands avantages, ils se divisaient aisément, ils gardaient sous le plus petit volume une valeur relative, ils avaient l'avantage de ne point se déprécier et d'être presque inaltérables; ces métaux sont l'or et l'argent, et ayant une valeur en eux-mêmes, ils devinrent les produits types, ceux auxquels se mesura la valeur des autres produits.

L'intervention des métaux précieux fut dans les échanges le second progrès de la circulation et ce fut un progrès immense. Convertis en monnaie, ils furent la valeur intermédiaire qui servit aux échanges. Grâce à la monnaie, le prix, l'estimation de la valeur relative de chaque produit reçut sa définition et en quelque sorte son nom intelligible dans la langue universelle de l'échange. Grâce à la monnaie, la circulation des marchandises fut affranchie des embarras et des lenteurs de l'échange direct. Le producteur, en vendant son produit, c'est-à-dire en le troquant contre de l'or ou de l'argent, eut désormais entre les mains une valeur contre laquelle tous les produits s'échangeaient, et qui lui donnait par conséquent le pouvoir d'acquérir, quand il le voudrait et où il le voudrait, ceux qui lui étaient nécessaires. Ainsi l'apparition des métaux précieux et de la monnaie, c'est une communication mutuelle ouverte entre toutes les marchandises, c'est la circulation universelle des produits régularisée.

Avec l'accroissement de la population, avec la civilisation qui se répandait de plus en plus, de nouveaux besoins naissaient, et le moment arriva où l'or et l'argent ne furent plus une circulation suffisante pour les nécessités de la production. Le crédit, cette nouvelle forme de l'échange allait naître.

Ici nous devons remonter à la source, pour justifier cette création nouvelle du crédit. Trois éléments concourent à la production des richesses: le travail, c'est-à-dire les hommes consacrant à la production les efforts de leur intelligence et de leurs bras; les agents naturels, c'est-à-dire la terre avec les produits qu'elle donne, avec les richesses minérales extraites de son sein; le capital, c'est-à-dire la portion des produits du travail antérieur que les hommes ont conservée et que nous appelons la richesse.

Que représente le capital dans toute entreprise? Il représente la somme des avances que cette entreprise est obligée de faire jusqu'à l'époque de l'achèvement et de la vente du produit. Dans l'industrie, cette avance se décompose en deux parts: la portion de capital immobilisée dans la construction de l'usine et l'achat et installation des machines: c'est le capital fixe: l'autre portion employée à l'achat des matières

premières et au salaire des ouvriers jusqu'au moment où, par la réalisation du produit, le moyen de continuer les avances en achats de matière première et en salaires sera retrouvé: c'est là le capital de roulement. Dans le commerce proprement dit, qui se borne à l'échange des produits, le capital fixe est insignifiant, le négociant n'a besoin que d'un capital de roulement; à l'aide de ce capital, il rembourse au fabricant ses avances en lui payant ses produits et il doit proportionner son capital au chiffre de ses achats et au temps nécessaire à l'écoulement de ses marchandises.

Nous avons vu que les métaux précieux et la monnaie rendaient bien possible l'échange entre toutes les marchandises; mais tant que la vente était réduite au troc immédiat du produit contre la monnaie, la production était nécessairement limitée par la quantité de monnaie qui lui servait d'intermédiaire. Ainsi le producteur ou le négociant qui avait converti son capital en une marchandise ne pouvait recouvrer la disponibilité de son capital et l'employer dans une opération semblable avant que la marchandise ne fut absorbée par la consommation, et que la valeur ne lui en revint sous forme de numéraire. Dans de pareilles conditions, le développement du travail et des échanges était assujéti à des interruptions et à des lenteurs ruineuses.

Enfin le crédit avec l'effet de commerce fut créé, et là commence la troisième phase dans le développement de l'échange.

L'invention des Juifs et des Lombards du moyen âge, l'effet de commerce, (billet à ordre ou lettre de change) débarrassa le travail et la circulation des produits de cette entrave qu'imposait l'attente de leur réalisation. Pierre vendit à crédit à Paul sa marchandise. Par contre Paul donna à Pierre un billet à ordre s'engageant à lui payer la valeur de sa marchandise à une époque fixée, basée sur le temps nécessaire pour rentrer lui-même dans la valeur du produit empleté. Pierre, muni du billet qu'il endosse, vend ce même billet à Jean, qui lui fait une avance équivalente à celle faite à Paul, et Pierre applique immédiatement cette avance à la continuation de sa production. Voilà sous sa forme la plus simple le mécanisme du crédit commercial. L'évolution du capital qui circule de la production à la consommation se répète autant de fois que l'opération de crédit se renouvelle. Le crédit communique ainsi au capital une activité qui n'a de limite que les forces de la production d'un côté et les facultés de la consommation de l'autre.

L'effet de commerce ne prit point la place de la monnaie; seulement l'effet de commerce économisa et perfectionna l'usage de la monnaie—la monnaie resta le dénominateur de la valeur des produits.

Ainsi à côté du producteur et de l'ache-